

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de promenade. — Costume Givelle. — Toilette de soirée. — Coiffure de soirée pour jeune dame. — Chapeau de demi-séjour. — Coiffure madrilène. — Coiffure Sarah. — Guirlande au passé. — Étole au crochet et croquet. — Deux bas de jupon en lingerie. — Deux garnitures en passementerie et lain. — Dentelle Renaissance. — Eventail en gazeuse Renaissance. — Bébé.

SUPPLÉMENT : Planches de modes coloriées.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Toilette de promenade. — Robe en tissu beige tête de nègre. Le tablier de la robe, dans toute sa longueur, est monté en longues plis plats laqués sur une doublure qui maintient les plis. Les lés de derrière sont recouverts de volants froncés montés en escalier et agrémentés de dentelles en laet déçu. Nous avons publié un grand nombre de modèles de ces jolies dentelles faciles à exécuter soi-même. Corsage à doubles basques; les premières, de forme habit, retombent assez bas; les secondes simulent de grandes poches Louis XIII boutonnées à l'aide de boutons chinois, en laque, faisant nouveauté. Cette basque se relève à l'aide d'un pli creux qui laisse apercevoir la doublure d'un bleu très-passe, assortie aux lésiers de la robe. La berthe agrémentée de dentelle, est en rapport avec les grandes basques d'habits par sa disposition pointue. Manches à sabots assorties de style à toute la toilette. — Modèle de



1. TOILETTE DE PROMENADE. — MODÈLE DE M^{me} BRÉANT-CASTEL. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

M^{me} Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

2. Guirlande au passé. — Modèle des Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Nous avons déjà publié en ce genre de garniture un modèle de guirlande de roses. Notre dessin représente aujourd'hui une guirlande de passées. Voici le moyen d'exécuter soi-même une garniture au passé, pour une robe de bal. On trace sur gros tulle roide les contours, tels que les donne notre modèle; on bâtit ce tulle sur une toile cirée. On fait un assortiment de soie de Chine un peu grosse, de toutes les nuances nécessaires; de beaux violettes nuancées pour les passées, du vert un peu soutenu pour les feuillages, du bois pour les branches, du jaune de deux nuances pour les cœurs des panses.

Après avoir boursé au coton les feuilles et les fleurs, on brude dessus, au passé, en suivant exactement le sens des points marqués par le dessin. Quant aux branches, on les fait entièrement au point de chabotte; on répète ces points à côté les uns des autres. On encadre de ce même point de chabotte les fleurs et les feuilles, pour en arrière bien les contours, et en prenant le tulle qui se trouve dessous; ce tulle peut être doublé pour donner plus de solidité au travail.

Lorsque le travail est déhâté de dessus la toile cirée, on découpe tout près du bord le tulle non travaillé qui dépasse la guirlande, et l'on se trouve en possession d'une guirlande presque aussi jolie que celle qui nous a servi de modèle. Je dois prévenir mes lectrices que ce travail, pour être réussi, exige du temps et beaucoup de soin.

ajoutez-y un poids égal
à cinq à six bouillons;
la gelée se répand en
moment où l'on retire du
ceaux de cédrat confit.
les pépins des pommes
sire à l'étoffe; on met
orange et du sucre en

mes au beurre sont un
sagement l'hiver. On y

de pommes comme
poids de sucre qu'un
table de marbre huilée.
comme au four, elle sert
filles fortunes consom-

2 kilogr.

10 gr.
10 litres.
1,500 gr.

ers, on tire le liquide
jours après il s'y dé-
le parfois pour briser
pas les remplir tout à
que et ne peut se con-
plongé finirait par dé-

ANISÉES MARTIN.

DANCE

petite correspondance
dans l'esprit de nos lec-
teurs essentiellement à

pour révéler à nos abon-
de la mode, M^{me} Ma-
sicié, du *Moniteur uni-*
vernel nous assure
qualité de femme du
nous a semblé la per-
la mode, les mœurs
utiles conseils.

né de velours se porte
modé, même pour une
et la disposition des
s. La manche carrée,
elle est très-difficile à
et la longue manche
se est très-bien. Quel
vous? Les bandes de
ours tramé. On ne gar-
la tunique et le or-
uni. Le manchon de
orte toujours; je pré-
sente.

à vos questions pour
vous guère comme
pour la robe simple
en lins découpés à
un gros lésier, ou
le bas du jupon, les

890

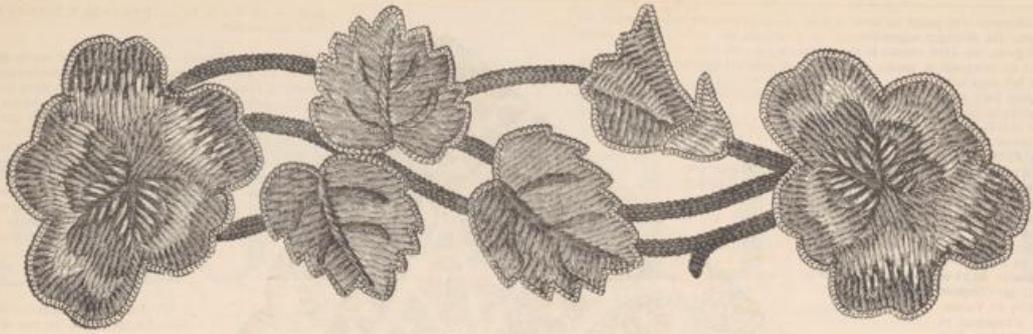


REBUS

présentez la moutarde

A. BOURDILLIAT.

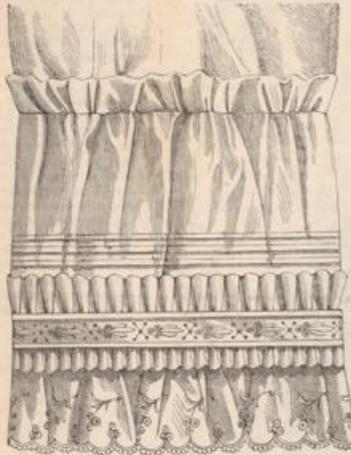
13, quai Voltaire.



2. GUIRLANDE AU PASSÉ.

3. Étoile au crochet et croquet. — Pour exécuter cette étoile, il faut employer du coton excessivement fin, et travailler avec un crochet analogue. Elle peut également se faire en coton un peu gros; mais comme l'ensemble est très-délicat, notre modèle perdrait un peu de sa valeur. Le centre de l'étoile est entièrement au crochet, sans addition de laet ni de mignardise. Le bord extérieur seul exige l'emploi de ce laet dentelé que l'on appelle croquet. Le croquet employé à cette étoile doit être fin et de première qualité.

4. Bas de jupon en lingerie. — Ce modèle est, à proprement parler, de la fine lingerie; cependant, il n'est pas difficile à établir; dans le bas se trouve un volant



4. BAS DE JUPON EN LINGERIE.

ou une garniture, haute de 10 centimètres, montée légèrement en fronce. Au-dessus, nous voyons un entre-deux de broderie assortie au volant, ayant pour cadre une tête tuyautée; les tuyaux du haut sont un peu plus grands que ceux du bas.

5. Bas de jupon. — Ce modèle rentre dans ce que l'on appelle la lingerie

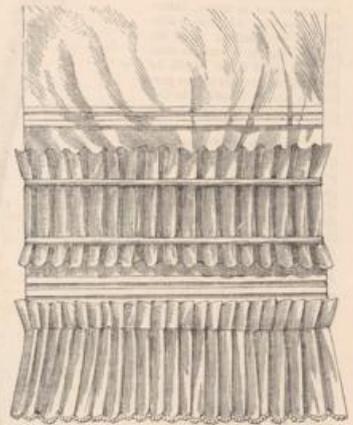


3. ÉTOILE AU CROCHET ET CROQUET.

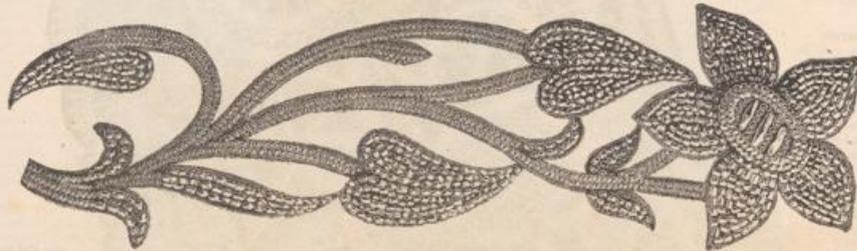
plate, car à part la dent de feston du bas, le jupon ne comporte ni dentelles ni entre-deux. Un grand volant tuyauté, monté à tête, se trouve au bas du jupon; il est surmonté de deux petits plis et d'une ruche aussi haute que le volant. Cette ruche tuyautée a deux têtes rotatives par un lés large d'un centimètre; deux plis terminent le travail de ce jupon.

garniture, fort jolis, a été dessinée à la maison L. Tuffier, 77, rue de Rambouillet. Elle se compose de passementerie rhaussée çà et là de quelques perles de jais.

8. Dentelle Renaissance. — Prendre du laet Renaissance de la largeur exacte de celui indiqué sur notre dessin. Après avoir décalqué le dessin sur un papier que l'on fixe lui-même sur une toile crée, on bâtit son laet sur tous les contours indiqués par le dessin; on relie les intervalles par des barrettes de Venise, c'est-à-dire par des points de feston exécutés sur des fils lancés c. et là. Quand les barrettes sont terminées et quand on a fixé ensemble les laets partout où ils se rejoignent l'un sur l'autre, on débâ-



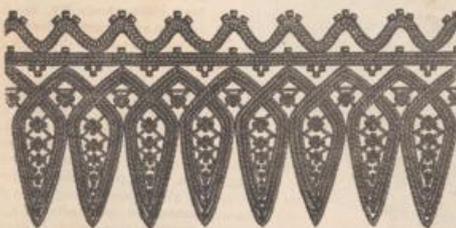
5. BAS DE JUPON EN LINGERIE.



6. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS, POUR COSTUMES ET CONFÉCTIONS.

tit de dessus le papier; la dentelle est terminée.

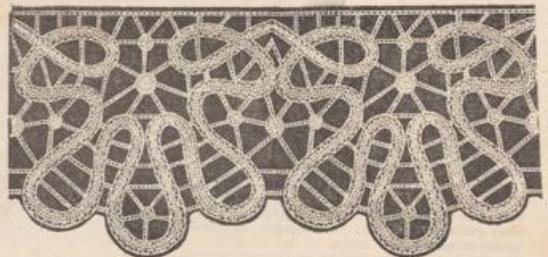
9. Éventail en guipure Renaissance. — Modèle de M^{me} Lakandé, 5, rue de Londres. — Notre dessin reproduit en grandeur naturelle la moitié de l'éventail. Pour obtenir l'éventail entier, on continuera le travail à partir de la grande palme, en répétant les deux motifs, qui s'alter-



7. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS.

6. Garniture pour confections et costumes. — Elle est en passementerie entièrement constituée de perles de jais taillées à facettes. La fleur et la branche de feuilles qui forment le motif de cette garniture se répètent autant de fois qu'il est nécessaire.

7. Autre garniture en passementerie. — Cette



8. DENTELLE RENAISSANCE.

neut régulièrement. On prend un lacet spécial de la largeur de crin marqué sur notre dessin. On décalle soigneusement le dessin en son entier sur un papier pelure d'oignon, on l'adit ensuite le papier pelure sur une toile cirée.

On bâtit le lacet sur le papier et la toile, en suivant bien les tours et les détours qu'il fait dans notre dessin.

Remarquez bien que l'on travaille simultanément avec deux lacets, qui se croisent et s'entre-croisent tour à tour.

Lorsque tout le l'icet est ainsi cousu, on exécute les jours variés qui remplissent le milieu des palmes et les anneaux.

L'étoile de chaque anneau se fait sur des fils lancés en rayons, comme les points de relief du fil; le pied est rempli de points de tulle perlé (le dessin et l'explication du tulle perlé se trouvent dans le numéro du 27 avril, fig. 16.); mais ici les perles sont alternées avec le point de tulle ordinaire.

Le milieu des palmes est rempli de points de Paris (on en trouve la description dans le même numéro du 27 avril, fig. 15). Le reste du travail se compose de barrettes de Venise, de point d'Espagne et de chausson perlé dans les rayons de la palme. Quand tout le travail est terminé, on débâtit de dessus le papier, comme nous l'avons dit maintes fois. Quant à la monture de l'éventail, il faut forcément s'adresser à un spécialiste.

10. Chapeau de demi-deuil. — Forme en paille cousue noire; la calotte est encadrée d'une jarretière de velours dont les grandes coques, retombant sur la nuque, rattachent une tête de plumes noires qui se confondent avec les coques; sur le devant, le chapeau est garni d'une touffe de fleurs et de feuilles noires perlées de jais. — Modèle du Cyprien, rue de la Chaussée-d'Antin.

11. Coiffure madrilène. — Cette coiffure, qui convient spécialement à une dame un peu âgée, est une sorte de catalane. La passe sur laquelle s'entrouvent des coques et des pans de faille violet évaqué, ainsi que des marguerites bien nuancées, est assez large pour bien accompagner la physionomie d'une bonne mère qui n'a plus de prétentions à paraître jeune. La catalane recouvre ce flot de rubans; elle est en tulle point d'esprit, encadrée de blondes; elle forme manille derrière, et les pointes peuvent se ramener devant et servir de fichu.

12. Coiffure Sarah. — Coiffure de deuil. Il n'entre aucune dentelle dans cette coiffure légère. Tout en tulle bouillonné avec ruche bien fournie, également en tulle; elle se termine en catalane derrière; un nœud de faille noire, aux bouts bien prolongés, semble s'enfourer dans le bouillonné et faire tête à la catalane. Sur le devant, une grosse rose feuillage, tout en jais, complète l'ornement. — Modèle du Cyprien.

13. Coiffure de mariée. — Cette coiffure, ainsi que la pose des fleurs, est entièrement nouvelle. Pour l'exécuter, on sépare les cheveux à 10 centimètres du front; on attache ensemble tous les cheveux de derrière. Les bandeaux s'ondulent au papier. Placer un chignon, friser et coiffer très-négligemment; faire les boucles assez fortes. Prendre les cheveux naturels que l'on a attachés, les remonter sur le devant de la tête; faire quelques coques, parmi lesquelles on place des boucles, afin que la coiffure soit assez élevée pour soutenir le voile. Pour poser le voile, il faut avoir soin qu'il soit très-bouillonné, et surtout très-léger; on fera bien marquer les grands plis jusqu'au bas de la robe.

Les fleurs d'orange sont parsemées çà et là par piqués dans la coiffure, ce qui produit un effet charmant. — Coiffure de M. de Bysterveld.

14-15. Coiffure de soirée pour jeune femme. — Les rouleaux du front, fort légers et crépés, sont couronnés d'une guirlande de petites roses pompon, au-dessus desquelles on aperçoit des coques et des nœuds retenus par un peigne girafe. Les cheveux du chignon, rattachés par un large nœud de faille bleu de ciel qui fait pied au peigne, retombent en torsades jusqu'à la naissance de l'é-

paule. — Modèle de M. de Bysterveld, 5, faubourg Saint-Honoré, au premier.

16. Costume Giselle. — Robe de drap ou de sergé vert myrte. La jupe est ornée d'un volant simplement ourlé et monté en fronces; sur ce volant retombent deux volants plus petits, dont le dernier à tête, bordés chacun d'un biais de faille vert myrte de ton plus clair que la robe. La tunique, de forme classique, est retournée sur le côté par un pli creux monté en tuyaux d'orgue, et retroussée en draperie sans être godinée en balion; un large biais de faille l'encadre. Le corsage, formant veste à grandes basques d'habit, est brodé de biais de faille et orné de boutons d'argent, nickel ou oxydé; il s'ouvre en chiale par devant; ses revers sont agrémentés d'une petite bande en broderie de Saxe. — Modèle de M. Tainurier et Caclard, 48, rue des Jencieurs.

17. Toilette de dîner. — Modèle de M^{me} Brant Castel, 19, rue du Quatre-Septembre. — Robe de faille couleur roséda.

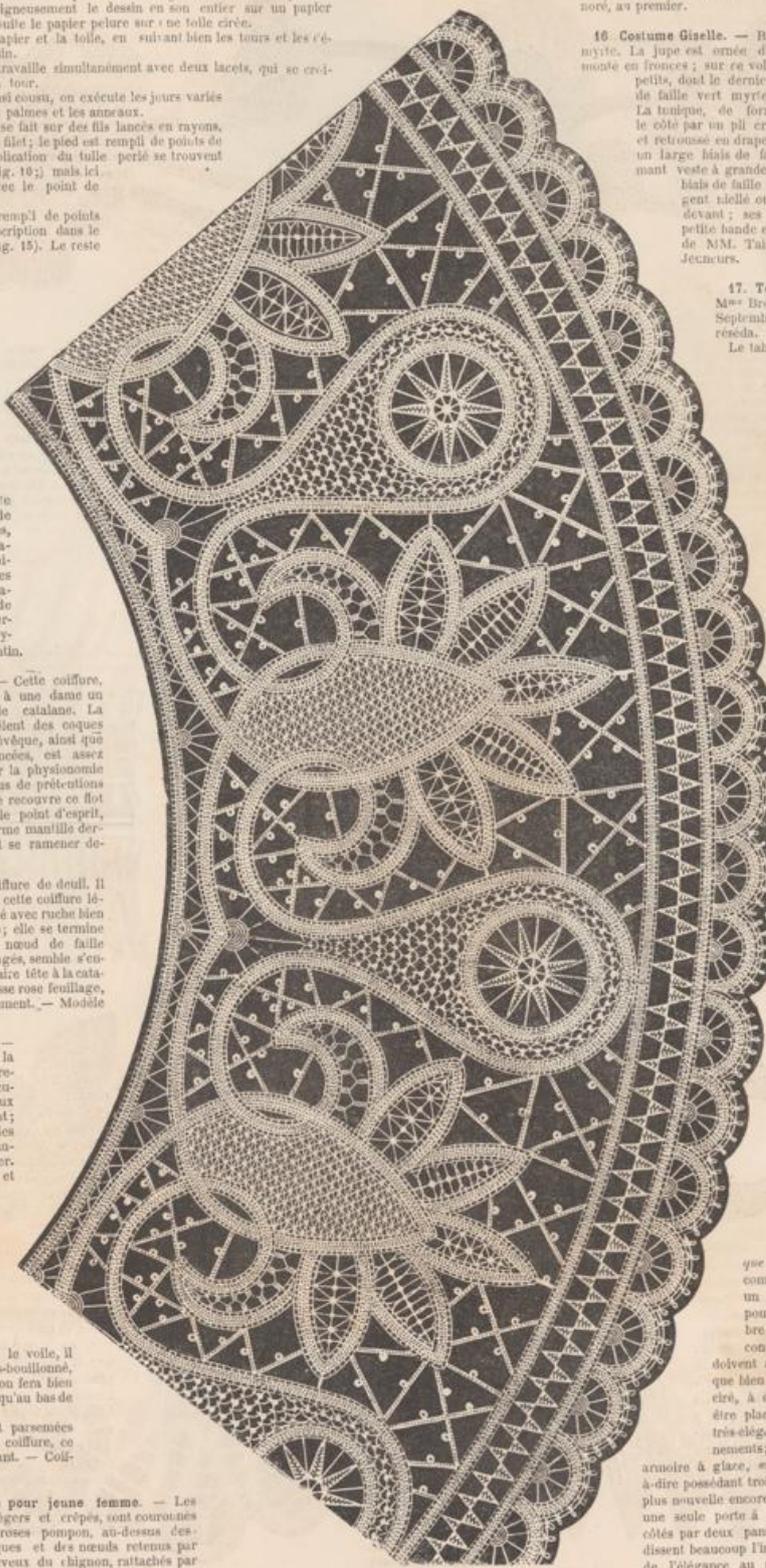
Le tablier est garni en premier lieu d'un volant monté à gros tuyaux espacés, au-dessus duquel se trouve un volant plissé, régulièrement recouvert lui-même d'une garniture tuyautée, montée à tête bêche. Au milieu de la garniture court en guirlande du ruban de faille de même nuance que la robe, au au qui semble rattaché, de place en place, par des nœuds rangés. Les les de derrière sont recouverts de volants, montés à plus creux un peu espacés; ces volants, réguliers de hauteur, montent jusqu'en haut de la jupe. La tunique, arrondie devant, se relève en draperie et vient se cacher sous les basques crénelées du corsage, lequel est plat et agrémenté de biais en revers formant brochettes, biais sur lesquels sont des brandebourgs en passementerie, rattachés par des boutons oxydés.

Voir la description de la gravure colorée, après le Courrier de la Mode. E. BOUVY.

COURRIER DE LA MODE

Je ne puis résister au désir de raconter brièvement ici une visite que j'ai faite dans les ateliers et les magasins d'un grand artiste en meubles sculptés et autres, chez lequel j'allais prendre des renseignements demandés par l'une de nos abonnées.

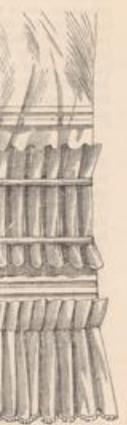
Comme il me serait difficile de dire tout ce que j'ai vu, je vais tout simplement composer, d'après mes souvenirs, un mobilier tel que je l'aurais choisi pour moi-même. D'abord une chambre à coucher Louis XV, car il est convenu maintenant que les meubles doivent appartenir à un style, à une époque bien déterminée; lit en palissandre ciré, à deux faces, c'est-à-dire pouvant être placé isolé, la tête adossée au mur, très-élégant de forme et très-sobre d'ornements; ce lit est accompagné d'une armoire à glace, en même bois, à trois corps, c'est-à-dire possédant trois glaces. Ou bien une armoire plus nouvelle encore et un peu moins coûteuse, à une seule porte à glace, mais prolongée des deux côtés par deux panneaux en palissandre qui agrandissent beaucoup l'intérieur sans ôter de la grâce ni de l'élégance au meuble. Meubles bas, à pieds Louis XV, entièrement recouverts de reps de soie.



9. ÉVENTAIL EN GUIPURE RENAISSANCE.

77, rue de Rambouillet de quelques perles

ance de la largeur malgré le dessin sur bâti à un lacet sur ruelles par des barreaux points de feston là. Quand les barreaux sont fixés ensemble les sur l'autre, on débâ-



NGERIE.

11 de dessus le papier et la dentelle est terminée.

9. Éventail en guipure Renaissance. — Modèle de M^{me} Lalande, 5, rue de Londres. — Notre dessin reproduit en grandeur naturelle la moitié de l'éventail. Pour obtenir l'éventail entier, on continuera le travail à partir de la grande palme, en répétant les deux motifs, qui s'alter-



bleue, sur lequel se trouvent des fleurs de lis brochées. Rideaux et tentures pareils. Chaise longue capitonnée.

Autre chambre en acajou, style Louis XVI, avec colonnes aux angles, ornées de cannelures de cuivre et surmontées de pommes cloquées, également en cuivre. Armoire à glace et table de nuit Louis XVI, ornées de même façon de dessins et de cannelures de cuivre, du goût le plus pur et le plus artistique.

J'ai vu une chambre de jeune fille qui m'a semblé ravissante; elle est entièrement composée: lit, armoire à glace, petit bureau, en bois de sapin blanc, avec filets d'acajou. Rien de jeune et de frais comme ces meubles accompagnés de tentures en cretonne artistique foud blanc, ou d'un cachemire bleu aux plis souples et soyeux.



11. COIFFURE MARRIÈSE.

les en bois doré, d'un lustre, de torchères du même style, choisies avec grand soin. Rien n'est laid comme les belles choses de mauvais goût; mieux vaut le mobilier le plus simple choisi avec discernement.

Quant à la salle à manger, mon embarras eût été grand, et je n'aurais vraiment su que choisir des meubles sculptés en plein bois, tables rondes ou carrées avec angles arrondis, buffets à dressoir, à glands, à crédence, etc.

Ce qui m'a frappée, c'est la beauté réelle des meubles les plus simples, la grâce des pièces les plus massives. J'ai vu, entre autres, des buffets à étagères avec angles arrondis, sculptés en acajou, non point vernis mais cirés. Voilà une véritable nouveauté. Le ton rouge un peu cru de l'acajou neuf est, quand il est ciré, une véritable beauté; on dirait de la laque rouge sans vernis. L'usage et le temps, le frottement nécessaire pour l'entretien, donnent à l'acajou ciré une valeur encore plus grande. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces meubles sont relativement d'un prix très-moderé, et qui ne dépasse pas certainement les prix de meubles achetés au hasard et bien inférieurs comme fabrication, valeur artistique, solidité, etc., etc.

Maintenant je reviens à nos petits objets de toilette, car il est bien temps de songer à se vêtir, il fait véritablement froid.



10. CHAPEAU DE DEMI-DEUIL.

Comme mobilier de salon j'aurais certainement choisi un meuble assez modeste d'apparence, mais que j'ai trouvé ravissant, en velours d'Utrecht rouge ou jaune, suivant le goût. Le style général est le style Louis XIV, c'est-à-dire les grandes formes carrées, vastes, profondes, avec des pieds cambrés et contournés. Le canapé, quatre fauteuils, quatre chaises rembourrées sont ainsi faits: le bois est noir et orné de fines sculptures; on joint à ce nombre de pièces réglementaires, deux grands fauteuils sans bois, capitonnés ou tendus de velours. Rideaux et portières, si l'on veut, en velours d'Utrecht. Ce même mobilier de salon se fait en bois doré et en velours d'Utrecht bleu paon ou gris verdâtre; il est alors infiniment plus somptueux et doit être accompagné d'une magnifique garniture de cheminée, de conso-

n'est garni que du bas, on ajoute un sous-jupe qui part des hanches et qui est relevé en poul. Les plis de la polonoise remontent par-dessus au moyen de la boucle.

Il y a aussi, bien entendu, la tunique, c'est-à-dire la jupe avec corsage à basques. On fait des basques de toutes sortes, très-longues par devant, formant tablier, et très-courtes par derrière. Cette forme s'adapte mieux à un jupon très-garni sans seconde jupe, ou bien très-courte par devant et à postillon par derrière, forme amazone.

Le gilet Louis XV semble un peu moins en faveur; cependant il se fait et se fera encore, surtout en velours, en moire, comme la garniture de la robe. J'ai vu d'immenses tuniques écartées du devant et formant grandes ailes pointues par derrière. Cette forme a été créée par une

Comme formes générales, rien de réellement nouveau ni original: toujours des polonoises, les unes boutonnées de côté et croisées en plastron pour costumes négligés, les autres boutonnées droit jusqu'au bas ou s'écartant sur le devant, presque toutes garnies de bandes ou d'effilés en ourrure avec ou sans passementeries au-dessus.

Pour toilettes simples et du matin, sur la vigogne, le ra chemire, le petit drap, on met des passementeries de laine de la même nuance des franges de laine. J'ai vu quelques polonoises assez étroites à jupes très-froncées aux hanches, tous les plis raménés derrière très-hauts et fixés au milieu à 5 centimètres de la taille par une large boucle en acier bruni ou argent, suivant les boutons. Avec un jupon garni jusqu'en haut par derrière, il n'est pas besoin de poul, on place un simple nœud sous la boucle; si, au contraire, le jupon



12. COIFFURE SARAH.



13. COIFFURE DE MARIÉE. — MODÈLE DE M. DE SYSTERYELD.

grande maison. Je la trouve bien disgracieuse; les femmes paraissent gauches sous ce vêtement et ressemblent à des oiseaux gigantesques; et si j'en parle, s'est pour conseiller à mes lectrices de ne pas accepter cette nouveauté que leur proposeront peut-être leurs couturières.

Comme vêtements, on porte tout ce qu'on veut. Les dolmans brodés sont toujours de mode; les pelisses fourrées ont décliné, les rotondes, ce qui ne veut pas dire que les personnes qui ont des rotondes ne puissent pas les porter, ce sera d'ailleurs toujours la forme par excellence pour le soir, quand il s'agit de se couvrir sans froisser une toilette délicate; tout dépend de l'usage qu'on veut faire du vêtement fourré. La pelisse bien faite se met pour visites quand il fait très-froid. On peut ne pas la faire très-longue, l'ornier de broderies plates en lacet et la garnir d'une fourrure de prix, martre-sibérienne ou du Canada, loutre de mer, etc., etc.

Les robes de soir se feront demi-longues pour dîners ou petites réunions, à grandes trains pour grandes réceptions. Les tailles rondes et les ceintures semblent revenir, surtout pour toilettes du soir. Je ne réponds pas cependant qu'elles soient généralement adoptées. Quelques couturières font aussi des corsages à pointes devant et derrière, mais ce sont aussi des exceptions; les manches sont

élement nouveau
 es unes boutonnées
 costumes négligés,
 is ou s'écartant sur
 des ou d'éfilés en
 co-dessus.
 r la vigogne, le ca
 nementeries de laine
 c. J'ai vu quelques
 onnées aux hanches,
 et fixés au milieu à
 ge boucle en acier
 avec un jupon garai
 besoin de pout, on
 contraire, le jupon

L'habillement de la femme en 1873 est caractérisé par une grande variété de formes et de matières. On voit encore beaucoup de robes à la mode de l'année précédente, mais elles sont devenues plus légères et plus pratiques. Les jupons sont toujours très importants, et on les voit souvent enroulés autour de la taille. Les manteaux et capes sont également très en vogue, et on les voit souvent ornés de broderies et de dentelles. Les chapeaux sont aussi très variés, et on les voit souvent ornés de plumes et de fleurs.



1873
 L'habillement de la femme en 1873 est caractérisé par une grande variété de formes et de matières. On voit encore beaucoup de robes à la mode de l'année précédente, mais elles sont devenues plus légères et plus pratiques. Les jupons sont toujours très importants, et on les voit souvent enroulés autour de la taille. Les manteaux et capes sont également très en vogue, et on les voit souvent ornés de broderies et de dentelles. Les chapeaux sont aussi très variés, et on les voit souvent ornés de plumes et de fleurs.

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Costumes de M. Cavalry & Paul des Capucines

N° 95

L'habillement de la femme en 1873 est caractérisé par une grande variété de formes et de matières. On voit encore beaucoup de robes à la mode de l'année précédente, mais elles sont devenues plus légères et plus pratiques. Les jupons sont toujours très importants, et on les voit souvent enroulés autour de la taille. Les manteaux et capes sont également très en vogue, et on les voit souvent ornés de broderies et de dentelles. Les chapeaux sont aussi très variés, et on les voit souvent ornés de plumes et de fleurs.

ble
Ri
ne
me
me
me
go
j
rav
à
let
ble
sou
roy

plus larges
J'ai vu de
XIII compos
séparés entre
Ces bouffants
de cinq ou de
goût. Puis a
tailladés, av
pareille, pour
ou en telle o
pour toilette
vés sont du cu
ture du cors
de manches,
corsage d'une
piéter un co

MODES D'ANTIQUE

Une observ
Ce genre de
qu'aux femme
ces; une fem
perdrait cer
grâce et tou
l'adoptant. J
plutôt la poé
cit, ou au
ques courtes
manches plat
étroites, à r
des blais, ou
pure et de de
à pied et tr
blais de velo
terminé par
sans pans. L
pour robe du
femmes qui
trine et la dis
trices qui sou
elles pourrai
encore plus m
en cœur, au c
aux tailles flu



plus larges
J'ai vu de
XIII compos
séparés entre
Ces bouffants
de cinq ou de
goût. Puis a
tailladés, av
pareille, pour
ou en telle o
pour toilette
vés sont du cu
ture du cors
de manches,
corsage d'une
piéter un co



les es
même
n'est
goût
choisi
Qu
édit d
choisi
bles
buffe
Ce
des p
pièces
tres,
ronde
roule
Le te
quanc
on d
L'usa
saire
une v
a de
bles
et qui
de m
ferien
que,
Mal
toilette
vêtit,

plus larges
J'ai vu de
XIII compos
séparés entre
Ces bouffants
de cinq ou de
goût. Puis a
tailladés, av
pareille, pour
ou en telle o
pour toilette
vés sont du cu
ture du cors
de manches,
corsage d'une
piéter un co



16. COSTUM

plus larges que l'an dernier. J'ai vu des manches Louis XIII composées de bouffants séparés entre eux par des biais. Ces bouffants sont au nombre de cinq ou de sept, suivant le goût. Puis aussi des manches taillées, avec crevés en étoffe pareille, pour costumes de jour, ou en tulle ou en crêpe lisse pour toilettes du soir. Ces crevés sont placés soit à la couture du coude, soit à la couture antérieure; avec ce genre de manches, il faut orner le corsage d'une fraise pour compléter un costume Henri III.

Une observation en passant. Ce genre de robe ne convient qu'aux femmes grandes et minces; une femme un peu forte perdrait certainement toute grâce et toute élégance en l'adoptant. Je lui conseillerais plutôt la polonoise, qui amincit, ou au moins les basques courtes par devant, les manches plates, sans être trop étroites, à revers formés par des biais, ou garnies de guipure et de dentelle posées pied à pied et traversées par un biais de velours ou de moire terminé par un nœud, avec ou sans pans. L'ouverture carrée, pour robe du soir, va mieux que l'ouverture en cœur aux femmes qui ont un peu d'embonpoint; elle rétrécit la poitrine et la dissimule; aussi je conseille à celles de mes lectrices qui sont *maigres* de se méfier de la robe carrée, elles pourraient bien, si elles n'y prenaient garde, paraître encore plus maigres avec une robe ainsi faite. L'ouverture en cœur, au contraire, donne de l'ampleur et de la grâce aux tailles fluettes. J'aime beaucoup, dans l'échancrure car-

rée, les plis croisés en crêpe lisse ou en tulle de soie; rien n'est seyant et doux à la peau comme ce genre de fichu.

MARIE DE SAVERNY.

PLANCHE DE MODES COLORIÉES

Toilette de ville. — Le fond de cette toilette, si gracieuse, se fait en beau pékin à rayures satinées noires et

blanches avec complément de satin noir. La jupe, fort ample, forme longue traine. De place en place sont disposés des choux de soie bleue, sur la tête desquels retombe un haut volant pris dans le biais de l'étoffe, volant terminé lui-même par un ruche de satin noir; la jupe, dans le haut, forme un double pont séparé par un bouillonné de satin noir; large nœud de faille bleue sur le côté. Le corselet, avec col Charles IX, en satin noir, se prolonge en basques arrondies sur le devant; les basques sont terminées par une guipure.

On place au milieu du salon deux rangées de chaises en face l'une de l'autre, mais assez distancées pour que deux

LA PATROUILLE



14-15. COIFFURE DE SOIRÉE POUR JEUNE FILLE. — MODÈLE DE M. DE BYSTERVELD.

DES
SOIRÉES D'AUTOMNE

A LA CAMPAGNE

On ne danse pas encore, même dans les réunions de campagne, car la danse proprement dite demande une certaine étiquette que ne comportent pas les champs, mais on commence à *sauter*, quand la partie jeune domine dans la société, et les jeux eux-mêmes demandent du mouvement et du bruit. Aussi, pendant que les grands-parents sont très-gravement assis autour d'une table de whist dans le petit salon, que les hommes sérieux sont dans la salle de billard, les jeunes femmes, les jeunes filles et les jeunes gens cherchent à quoi ils peuvent se divertir. Nous allons les aider dans cette *sérieuse* occupation, en leur enseignant deux ou trois j'ux à la mode en ce moment. D'abord celui-ci, qui s'intitule :



16. COSTUME GISELLE. — MODÈLE DE MM. TAINFURIER ET CAGLARD.



17. TOILETTE DE DINER. — MODÈLE DE M^{ME} BRÉANT-CASTEL.

Toilette de sortie de matin ou de voyage. — Tout le costume est pris dans du drap amazone des plus fins, couleur noisette; la robe, princesse derrière, est de forme redingote par devant; la jupe et le corsage se rattachent dans toute la hauteur par un coquillé d'étoffe, dans les plus doux nœuds de faille marron clair; la jupe tombe à ras de terre; elle est ornée d'un haut volant aux deux aigus laissant dépasser la robe de 5 centimètres, le manteau doublé est de même étoffe; il retombe plus bas que la robe et est complété par une pé-

personnes, en se tenant par la main, puissent aisément y passer. Ces chaises doivent être de deux moins nombreuses que ne le sont les joueurs.

Ceci fait, un cavalier et une dame, désignés pour conduire le jeu, se prennent par la main, et, tandis que les autres joueurs s'assoient sur les chaises ainsi préparées, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, les conducteurs du jeu s'avancent gravement en se donnant la main, — la dame à la droite du cavalier, et en chantant sur un air cadencé et monotone, qu'on choisira à sa guise, ces paroles :

La garde passe, il est minuit,
Qu'on se retire en diligence,
La garde passe, il est minuit,
Qu'on se retire à petit bruit.

Et ils passent en chantant ainsi au milieu des joueurs assis, une ou deux fois avant de commencer le jeu, si cela leur plaît; puis chacun frappe de son côté sur l'épaule, l'un d'une dame, l'autre d'un cavalier, lesquels dames et cavaliers se prennent aussitôt par la main et suivent la patrouille du même pas, en chantant le même air; quand il n'y a plus personne assis, on fait encore plusieurs fois le tour du salon, on peut n'être aller dans les pièces qui sont de plain-pied et qui se suivent, jusqu'au moment où les meneurs du jeu, bruyant dans leurs mains, s'écrient : *Chacun chez soi*, — en courant s'asseoir sur les chaises préparées. Tous les joueurs en font autant, et ceux qui n'ont pas pu avoir de chaise donnent un gage, puis mènent le jeu à leur tour.

En voici un autre :

LA MER AGITÉE

On place encore des chaises au milieu d'un salon, mais, cette fois, elles sont adossées les unes aux autres; sur ces chaises s'assoient des dames, laissant une place vide entre chacune d'elles. On en a mis une de moins qu'il n'y a de joueurs, ou, du moins, de valseurs, car ce jeu se fait en façon de collon, sur un air de valse, que joue une des musiciennes de la société, sur une mesure très-rapide.

Quand les dames sont assises, les cavaliers font la chaîne autour des chaises, et décrivent une course rapide, également autour du salon en suivant le conducteur de cette chaîne, qui en varie à son gré, et pendant un temps plus ou moins long, les mouvements. Celui-ci s'assied subitement sur une chaise restée vide; tous les autres joueurs en font autant, et pendant que ce n'est qu'un pas au milieu de la place donne un gage et se met à genoux au milieu du salon, chacun des cavaliers prend la dame qu'il a à sa droite et valse avec elle plus ou moins longtemps, selon que le conducteur du jeu veut *infliger une dure pénitence* au patient.

Si l'on désire continuer les jeux dansants, en voici encore un autre que l'on peut varier avec ceux que je viens de vous décrire.

LES QUATRE COINS DANSÉS

Une personne se met au piano pour jouer ce qui a été convenu, c'est-à-dire soit une valse, soit une mazurka, soit une polka, car ce jeu peut se valser, se polker, se mazurker, selon qu'il plaît.

On place des chaises, deux, trois, quatre, cinq, six, selon le nombre de dames qui jouent. On les met par nombre égal aux quatre coins du salon. Un cavalier se place au milieu et les dames s'assoient sur les chaises; mais tout à coup elles cherchent à changer de place, et ce mouvement s'exécute, non isolé et en courant, mais en se tenant par la main et en dansant sur le rythme qu'exécute le piano; le cavalier cherche alors à s'emparer d'une des chaises restées vacantes. S'il n'y réussit pas, il donne un gage, s'il y réussit, il valse ou polke autour du salon avec la dame dont il a pris la place; puis un autre cavalier se met au milieu du jeu à son tour.

Malheureusement, si on préfère les jeux d'esprit aux jeux de danse, en voici un des plus agréables et à voir jouer et à jouer, s'il est bien compris.

LES PROVERBES EN ACTION

Par exemple, deux jeunes femmes s'assoient au milieu du salon et causent entre elles comme si elles étaient seules dans leur appartement. Ce sont deux sœurs; il est question d'une soirée où elles désirent vivement aller toutes les deux; mais suivant leur caractère, chacune emploie un moyen bien différent pour atteindre ce but.

Leurs maris rentrent. L'une, celle qui est vive et volontaire, raconte aussitôt au sien l'invitation qu'elle a reçue et lui déclare qu'elle veut s'y rendre. De là, d'abord, discussion; puis, querelle, dispute, cris, attaque de nerfs, etc., etc. Enfin, l'effroi, refus complet du mari, qui sort en fureur pour aller passer sa colère en cercle.

L'autre, qui est douce et calme, d'abord cherche à calmer sa sœur, à apaiser son beau-frère; puis, quand l'un est parti pour son cercle et que l'autre est rentrée dans sa chambre, elle cause gentiment avec son mari, lui raconte

qu'il est malheureux qu'on n'aille pas à cette soirée qui doit être fort jolie, etc., etc. Enfin, le tableau qu'elle en fait est si attrayant que le mari séduit se prend à dire :

— Et pourquoi n'irions-nous pas?...
Tableau. Alors les spectateurs deviennent : « On prend plutôt les mouches avec du sucre qu'avec du vinaigre, » ce qui est vrai et partout et toujours.

CARTE DE BASSANVILLE.

EN SENTINELLE

(Suite et fin)

VI

Pulcinelli à la double bosse, Gilles enfiriné, Mezzetins au court manteau rayé, Panerucci à la bouppelande jaune, Geromino aux moustaches en croc, Turco au caftan brodé, Sarrasino montés sur des chevaux de bois, Colombines piquantes, sexuelles langoureuses, Léandres éventés, Castillans rébarbatifs, gens de tous siècles, de tous pays, de tout costume, pressez-vous sur la place Saint-Marc; allez, venez, courez, criez en liberté; démenez-vous, croisez-vous, disputez-vous; chassez et déchassez; distribuez-vous des quolibets, des coups de batte, des averse de dragées; faites assaut de bons mots, de sauts périlleux; le grand jour est venu : Voici le *carnaval de Venise!*

Le silence habituel à la ville des doges a cessé; les gondoles noires ne glissent plus sans bruit, comme autant de cataphalques sur l'onde endormie des canaux. La foule s'amasse sur les ponts; elle se heurte sur les quai; elle a des cris d'allégresse, elle a des fleurs de la vie. Les palais s'animent; à chaque balcon se groupent des âmes curieuses. Tout est spectacle, tout se meut, tout échange les appels de la galeté et les clameurs de la licence. C'est le carnaval de Venise!

Voilà, la *Fenice* s'est illuminée brillamment. Là où un public insouciant étouffait à peine les opéras à la mode, une foule ardente se presse à la recherche du plaisir. L'intrigue court à travers ces méandres; la jalousie allume bien des flammes; mais cédée que cédée, elle est le carnaval de Venise!

Seul, un jeune Français n'a pas couvert ses traits du masque protecteur; un léger manteau de soie noire flotte sur ses épaules. Il va et vient sans paraître comprendre ce mouvement qui l'entraîne, et il se laisse emporter par le flux et reflux humain qui tantôt le prend, tantôt le ramène.

Cependant un brillant domino rose s'approche de lui; une petite main gantée de blanc saisit la sienne; une voix caressante l'invite à la causerie; il obéit machinalement. Une loge était ouverte, il entre avec le masque.

C'était une de ces Vénitiennes dont Shakespeare a écrit : « Perfide comme l'onde. » Ses discours avaient cette finesse captieuse qui séduit, fascine, entraîne; durant plus d'une heure, elle sut intéresser Félicien par ses récits, ses anecdotes, ses mots piquants; elle connaissait tous les masques, elle dévoilait tous les secrets. On eût dit la chronique vivante de Venise.

— En vérité, il me semble rêver, disait Félicien. D'après Byron, je pensais jusqu'ici que la reine de l'Adriatique n'était plus que l'ombre d'elle-même.

— Seigneur étranger, il n'en est pas ainsi; nous avons encore de joyeuses fêtes, des soupers animés, des *ridotti* où les piastres courent, suivant les caprices du sort.

Le baron frémit; il songea à Dada.

La Vénitienne s'aperçut de ce mouvement; elle chercha à reporter l'attention du baron sur d'autres idées.

En ce moment, un brillant masque, vêtu d'un costume de Matamore, entra ouvrit doucement la porte de la loge, et dit :

— Chère sœur, votre gondole vous attend.

— Merci, dit-elle. Seigneur baron, voici le marquis Gondola, mon frère; il s'estimera heureux de vous connaître, et se fera un plaisir et un devoir de vous initier aux magnificences de Venise.

— Certes, oui, dit Gondola en prodiguant les révérences, le seigneur français peut compter sur Fabia et sur moi.

— Venez donc, *enro mio*, reprit la belle d'une voix caressante.

Félicien se leva et obéit, non sans une secrète répugnance, à cet appel pressant.

À l'extrémité du couloir, ils se trouvèrent face à face avec un domino bleu, qui déjà avait passé plusieurs fois devant M. de Montégon. Ce domino saluta vivement le bras de Félicien, en disant avec assurance :

— En vertu des privilèges du carnaval, je m'empare de vous à mon tour, seigneur étranger.

— C'est inutile, beau masque, dit Fabia, le seigneur étranger quitte le bal; ses amis l'attendent à souper.

— Ses amis!... répéta le domino bleu; est-ce bien sûr?

— Nous avons des raisons pour le savoir.

— Et moi, j'en ai de meilleures pour savoir le contraire.

— Feu masque, vous avez bien des prétentions.

— Moins que vous, assurément; je ne cherche pas à plaire.

— Cela vous serait peut-être difficile. Allons, cher baron. Et Fabia présenta sa main à Félicien.

Celui-ci était assez embarrassé; le domino bleu, cependant, ne paraissait pas d'humeur à céder la place sans combat. A un signe qu'il fit, un homme d'une physionomie sévère et hautaine s'approcha; Fabia et Gondola semblèrent un peu troublés de l'intervention de ce personnage.

— Ah! dit Fabia d'un ton amer, vous vous placez sous la protection de S. Exc. le gouverneur de Venise!

— Non, répondit le domino bleu; mais M. le comte de Straplitz voudra bien me permettre de lui recommander le seigneur étranger, qui a besoin de ne pas s'égarer dans le dédale périlleux du carnaval.

La courtisane, sans rien répliquer, s'élégua vivement, suivie de son frère, et froissant avec colère son éventail et son bo-quot.

— Vraiment, madame, dit Félicien à l'inconnue, votre générosité m'étonne. Je commence à comprendre que j'étais le jouet d'une intrigue ténébreuse. Mais ne pourrais-je savoir à qui je suis redevable d'un soin si bienveillant?

— Vous le savez... à une condition.

— Laquelle?

— D'accepter, durant votre séjour à Venise, un logement au palais de M. le vicomte de Straplitz, qui veut bien se faire votre patron.

— Je ne puis.

— Il le faut.

— Ah! madame, vous ignorez qu'il n'est qu'une femme au monde de qui je voudrais recevoir des lois.

— Une Française?

— Oui, une Française.

Félicien sentit que le bras du domino bleu tremblait légèrement.

— Que lui importe ce que j'éprouve? se demandait-il. — Sortons, dit la dame; ou étouffe ici.

Lorsqu'ils furent arrivés à la porte de la *Fenice*, l'inconnue entra dans sa gondole en disant :

— Seigneur étranger, M. le comte va vous emmener chez lui. Moi, je regrette de ne pouvoir désormais vous revoir. Je pars demain matin pour Rome, où m'attend mon mari, le marquis d'Olivati.

— Pardonnez, madame, à ma juste curiosité. N'avez-vous pas eu la bonté de me promettre...

— D'ôter mon masque... Très-volontiers.

Déjà un des barcarolo avait donné un premier coup d'aviron; la gondole était en mouvement. Alors la dame détacha son loup de velours.

— O ciel! s'écria Félicien. On dirait Mariette!...

— *Atto, signor cavaliere*, dit de loin la marquise avec un accent italien des plus prononcés et avec un gracieux signe de main.

Et elle entra sous le pavillon de sa gondole, qui disparut rapidement dans l'ombre, tandis que le comte soutenait et entraînait le baron que le stupeur avait cloué sur place.

Et, pendant ce temps, un chœur de joyeux masques, porté sur les eaux paisibles du canal, passait en jetant aux échos des palais moresques les strophes jadis dédiées au carnaval par Nicolo Machiavel.

VII

L'hiver enveloppait la campagne de son manteau de frimas. Les branches des arbres se débattaient sous les longs filaments du givre, et les prairies étalaient le large linéol de la neige. A peine les campagnes désertes étaient-elles traversées par quelque payan courbé sous la houe et laissant sur le sol l'empreinte de ses sabots. Les ruisseaux n'offraient plus qu'une surface de glace, et les oiseaux, engourdis par le froid, se cachaient dans le fond de leurs retraites.

Ce fut à cette époque de tristesse qu'un voyageur arriva au château de Pontlix. Il avait largement payé les postillons pour stimuler leur zèle, et cependant ce n'était pas sans peine qu'il avait pu atteindre le but de sa course.

Le silence régnait dans le vieux manoir, dont la structure antique et les hautes tourelles pointues s'harmonisaient avec le druil de la saison.

Le voyageur se nomma au premier domestique qui vint le recevoir.

— Je suis, dit-il, le baron de Montégon. Je désire avoir l'honneur de voir votre maîtresse.

Le domestique s'inclina et conduisit le baron de pièce en pièce, jusqu'à un petit salon où il le laissa seul.

Au bout de quelques instants une porte latérale s'ouvrit. Félicien, qui s'était jeté sur un divan, s'empressa de se lever, mais grande fut sa surprise lorsque, au lieu de la vicomtesse de Floréade, il vit une vieille femme vêtue de l'ancien costume breton.

— Pardon, dit le baron, mais j'avais demandé...

— M^{me} la vicomtesse, c'est vrai, m'sieu; je la représente; je suis Yvonne de Croisic, sa nourrice.

— Il se peut, et je suis très-content de faire connaissance avec vous, ma bonne. Mais le motif qui m'amène est de telle nature, que j'ai absolument besoin de parler à ma cousine.

— Ça serait difficile, dit amèrement Yvonne.

O
vous, de
— Voi
temps. U
fusé de s
du curat
épouser
seigneurs
qu'elle a
— Que
— La
qui l'ava
téc.
velli
m'app
— Est
parti?
— Qu
pas le m
— Au
pliquer s
citer son
Ah! ma
cité de
vironne
qui ne l
prendre
— Eh
brusque
— Ou
je n'avai
tenant, n
— M
Il mar
— M
nous ren
— Ec
Floréade
cette re
d'un hon
oui, vou
que je s
vous le
En ac
dialoqu
— A l
Paris.
Avec
ville! co
Ua ac
teandun
seurs he
Enfin,
l'im, a
c'eur ba
En ar
domma h
il s'élan
— Oa
sément l
— Ch
— M^{me}
qu'elle c
— El
— Ce
— So
— No
— M.
noté q
cacher s
Son va
— M
monst
— Un
rivé...
— M
— Vo
— Je
pulsé q
— M
mer dan
— Ah
une lan
Félicie
mais il f
— Est
Il dir
avait co
rôle de
mal ass
le salon
— M
La da
puis, sa
noire q

— O ciel! la vicomtesse serait-elle malade? Expliquez-vous, de grâce.

— Voilà. Ma chère maîtresse a eu de l'ennui dans le temps. Un n'ien, de Paris, je crois que c'était vous, a refusé de se marier avec elle. Alors ma pauvre Marie, qui a du cœur, n'a pas voulu m'écouter quand je lui disais d'en épouser un autre; car il n'en manque pas dans le pays de seigneurs qui ont de l'argent et des châteaux!... Qu'est-ce qu'elle a fait! n'a-t-elle pas été se mettre dans un couvent.

— Que dites-vous! s'écria Félicien consterné.
— La pure vérité, dont j'enrage: je l'ai aimée tant, moi, qui l'avais nourrie de mon lait!... Jamais je ne l'avais quittée... Elle a laissé le château à ma garde et a été s'ensevelir vivante entre quatre murs sans seulement vouloir m'apprendre dans quel cloître elle se retirait.

— Est-il possible que la vicomtesse ait pris un tel parti?

— Quand vous répéterez ça deux heures, ça ne guérira pas le mal. Mais que lui voulez-vous à mon enfant?

— Au retour d'un long voyage, je voulais la voir, lui expliquer ma conduite passée, lui en faire mes excuses, solliciter son amitié, regagner son estime. Le temps m'a mûri. Ah! ma chère Yvonne, vous ignorez ce que c'est que la société de Paris; vous ne vous doutez pas des périls qui environnent un jeune homme livré à de détestables influences qui ne lui permettent pas d'invoquer sa propre raison, de prendre conseil de son honneur!

— Eh bien, quel on les a et à la porte ces amis-là, dit brusquement la nourrice.

— Oui, lorsqu'on connaît le fond de leur cœur... Mais je n'avais pas encore appris à me méfier d'eux; oh! maintenant, maintenant.

Il marchait à grands pas, livré à une violente agitation.

— Maintenant, c'est fini, dit Yvonne; vos regrets ne nous rendront pas ma bonne maîtresse.

— Écoutez, dit Félicien, il se peut qu'un jour M^{me} de Florcade reprenne son existence d'autrefois, et après cette retraite elle rentre dans le monde et fasse le bonheur d'un honnête homme. Vous la reverrez! mon cœur l'espère; oui, vous la reverrez! Alors, je vous en prie, apprenez-lui que je suis venu, que j'ai exprimé mille regrets, et que mon vœu le plus cher est de mériter sa bonne opinion.

— En achevant ces paroles, il sortit pour remonter immédiatement en voiture.

— A Paris! cria-t-il aux postillons.
Paris, c'était Mariette.

VIII

Avec quelle anxiété Félicien revenait dans la grande ville! comme sa pensée dévorait l'espace!

Un accident inattendu l'avait retenu tout un jour à Châteaudun; sa chaise de poste ayant versé, il avait fallu plusieurs heures pour la réparer.

Enfin, les premières maisons de la capitale; apparurent à l'im, silent voyageur; Félicien ne respirait plus, tant son cœur battait violemment.

En arrivant, sans songer à descendre chez lui, le baron donna brièvement ses ordres à son valet de chambre, puis il s'élança vers la maison d'en face.

— Où va donc monsieur le baron? demanda respectueusement le concierge.

— Chez M^{lle} Morand.

— M^{lle} Morand? Ah! bien, voilà plus de six mois qu'elle est partie.

— Elle! c'est impossible!... s'écria Félicien.

— C'est comme ça pourtant, monsieur.

— Son adresse?

— Nous ne la connaissons pas.

M. de Montégon eût été moins accablé si on lui eût annoncé qu'il était condamné à mort; il baissa la tête pour cacher son émotion.

Son valet de chambre s'approcha en disant:

— Monsieur le baron ne veut-il pas rentrer à l'hôtel? monsieur le baron a une visite.

— Une visite! répéta vivement Félicien. A peine arrivée!... Je ne suis visible pour personne.

— Mais, monsieur le baron...

— Vous avez eu tort de permettre.

— Je ne pouvais répondre que monsieur était absent, puisqu'on a dû le voir arriver.

— Enfin, je ne recevrai pas ce visiteur. Je vais m'enfermer dans ma chambre à coucher.

— Ah! j'oubliais de dire à monsieur le baron que c'est une dame et qu'elle m'a remis sa carte.

Félicien prit la carte et y jeta négligemment les yeux; mais il frémir en lisant ce nom: la vicomtesse de Florcade.

— Est-il possible!... autre embarras!

Il dirigea son regard vers la fenêtre où tant de fois il avait contemplé Mariette travaillant et entourée d'une auréole de candeur et de grâce; ensuite, il gravit d'un pas mal assuré l'escalier de son hôtel. Il entra tout ému dans le salon en murmurant:

— Mille excuses, madame, je...

La dame, en saluant, laissa voir une taille ravissante; puis, sans proférer une parole, elle leva le voile de dentelle noire qui cachait son visage.

M. de Montégon faillit tomber à la renverse.

— Mariette!... Mariette! s'écria-t-il ivre de joie.

— Ou Marie de Florcade, dit-elle en riant et lui tendant les deux mains; ou encore la princesse de Winlorf, ou encore la marquise d'Olivail...

— Ou bien toujours mon ange gardien, ma protectrice... ma femme!

— Vous ne songez donc plus à me refuser, méchant cousin!

— Oh! Mariette!... Marie!

— Avouez-le, j'ai fait assez de broderie pour gagner ma dot.

Félicien ne pouvait s'en empêcher! Il se précipita, il couvrait de baisers les mains de sa cousine, il s'était jeté à genoux devant elle; son amour était un culte.

On entendit alors une voix accentuée qui disait:

— Ah ben! je crois qu'il est temps que j'entre.

— Oui, viens ma bonne Croisic, dit Marie.

La porte s'ouvrit vivement: Yvonne parut, et, à la vue de Félicien, elle poussa un gros état de rire.

— Eh bien, dit-elle, c'est arrangé, n'est-ce pas?

— Oui, ma chère Yvonne.

— Et vous êtes pris, quo!... vous n'avez que ce que vous méritez.

— Je ne me plains pas.

— Et moi je suis joliment contente. On ne dira plus que les Parisiens sont des malins; qui attrapent tout le monde. Nous autres Bretonnes nous savons bien les attraper tout de même.

— Est-ce bien vrai, Marie? dit Félicien.

La vicomtesse répondit en souriant:

— D'mander à Mariette!...

ALFRED DES ESSARTS.

F. N.

UNE VEUVE

(Suite et fin)

Gaston regarda de travers les deux enfants et s'en alla à dix pas d'eux, se roulant dans la poussière à l'ombre d'un marronnier.

— Quel joli bonnet! dit Victoire.

— La belle robe! reprit Adélaïde.

— Vous trouvez? fit Augustine rougissant de plaisir.

— Tu es tout à fait bien!

— Charmante, vraiment!

Tout en se promenant dans l'avenue de l'Observatoire, les trois amis parlèrent du pays, des beaux jours d'autrefois, des papas, des mamans, des cousins, des cousines, de celui-ci, de celui-là. Elles dirent du bien de quelques-uns, en déclarèrent le coup d'autres à belles dents. L'une était laide et s'arrangeait mal; l'autre une sottie qui ne trouverait jamais un mari. Monsieur un tel était avare, madame une telle une gourmande, etc. Et chacune racontait son histoire qui les faisait rire aux larmes toutes trois. La médisance allait son train et voyageait, les voyagistes allés déployés. Les heures se passaient. Chaque fois que leurs pas les rapprochaient de l'endroit où jouaient les petits garçons, l'une d'elles jetait un coup d'œil distrait sous les arbres et n'avait pas plutôt reconnu un des enfants, qu'elle tranquilisait ses compagnes en disant:

— Ils sont là!

Elles s'oubliaient si bien, que la nuit commençait à venir lorsqu'elles songèrent à se séparer.

— Où sont les enfants?

— Là près de cette statue.

— Mais Gaston! je ne vois pas Gaston! s'écria Augustine.

L'enfant avait, en effet, disparu.

— Où est-il, mon Dieu? Gaston! Gaston! appela la bonne devenue très-pâle.

Quelques promeneurs se retournèrent, puis s'éloignèrent sans rien dire.

On questionna les deux enfants, ils ne comprirent même pas ce qu'on voulait leur dire.

Augustine quitta ses compagnes pour se mettre à la recherche de Gaston; ses cheveux, mouillés par une sueur froide, se collaient sur ses tempes. La nuit tomba tout à fait; on ne voyait plus que de rares promeneurs, silencieux, dans les allées sombres. Augustine sortit en pleurant, du Luxembourg, où elle avait en vain cherché l'enfant.

La crainte de recevoir des reproches qu'elle avait mérités lui fit commettre une nouvelle faute: elle n'osa pas retourner chez sa maîtresse, qui, depuis longtemps, comptait avec anxiété chaque minute qui s'écoulait sans qu'elle vit revenir son enfant.

Le soir, madame de Gantrey, oubliant ses souffrances, envoya chercher une voiture et se fit conduire au jardin des Tuileries, où elle supposait que la jeune fille avait mené l'enfant. Elle le parcourut dans tous les sens, en proie à une agitation fébrile. Elle revint chez elle désespérée, presque

folle, donna l'ordre d'aller chercher M. de Vandoise, et s'affaissa sur un fauteuil en éclatant en sanglots.

Le colonel, instruit par le domestique que lui avait déposé le colonel, arriva avec une figure blême, toute décomposée; jamais il n'avait mordu et tortillé son épaisse moustache avec une aussi belle rage.

M^{me} de Gantrey lui fit part de toutes ses angoisses.

— Que faire, mon oncle, que faire?... Ah! si mon fils est mort, je ne lui survivrai pas!

Le colonel donna le temps de réfléchir. Il sentait combien les craintes de la jeune mère étaient sérieuses, légitimes, il les partageait; cepen tant, il ne voulait pas la désespérer complètement en le lui laissant voir.

— Augustine n'a pas reparu, dit-il, donc elle est avec l'enfant. Qui sait? Peut-être s'est-elle trouvée malade subitement.

— Quelqu'un, en venant m'avertir, m'aurait ramené mon fils, reprit M^{me} de Gantrey.

Le vieil officier saisit l'extrémité de sa moustache entre le pouce et l'index, et la tira violemment.

— C'est juste, fit-il; d'ailleurs, nous ne pouvons établir que des conjectures. Si un accident grave était arrivé à votre enfant, vous en seriez déjà instruite; cela, il me semble, doit vous tranquilliser.

— Que dites-vous, mon oncle? me tranquilliser! Vous ne voyez donc pas qu'une seule minute me fait souffrir toutes les douleurs que le cœur d'une mère peut connaître! Je veux bien croire que la vie de mon enfant ne court aucun danger; que cette croyance me laisse au moins un espoir; mais l'incertitude dans laquelle je suis n'est-elle pas bien affreuse? Le monde fourmille de gens méchants et malintentionnés. Si on m'avait volé mon fils?...

Le colonel eut froid par tout le corps.

— Dans Paris, en plein jour... Quelle idée! dit-il.

— Admettez-vous que cela soit possible?

— Non, non, non.

— Vous avez donc oublié le procès qui fit tant de bruit en France il y a quelques années?

— Non, mais...

— C'était un enfant de l'âge de Gaston; une misérable femme, poussée par une pensée de cupidité, l'avait volé à sa mère, dans Paris, en plein jour.

— Je sais, je sais, dit M. de Vandoise, qui ne trouvait plus rien à répliquer.

111

Comme tous les enfants, Gaston était capricieux; peut-être même un peu plus que les autres, grâce à la façon dont sa mère l'élevait, M^{me} de Gantrey n'ayant jamais su résister à aucun de ses jeunes desirs. Il avait désigné la société des deux enfants avec lesquels sa bonne lui disait de jouer, et, au bout d'un instant, s'était mêlé à d'autres qui s'ébattaient joyeusement à quelque distance.

C'étaient des enfants d'ouvriers, gardés par eux-mêmes, et habitués, sans doute, à sortir et à rentrer seuls. Ils accueillirent Gaston comme un frère, et firent sa bienvenue avec des cris, des danses et de nombreuses culbutes. Gaston, enchanté, fit comme eux, et s'en donna à cœur joie.

Le moment de rentrer à la maison arrivé, les plus âgés entraînaient les plus jeunes, et Gaston les suivit. On sortit du Luxembourg par la rue de Fleurus, et dans la rue de Vaugirard, la bande joyeuse s'éparpilla et disparut tout à coup dans les allées de quatre ou cinq maisons.

Beaucoup plus surpris qu'effrayé, Gaston attendit d'abord assez patiemment; mais bientôt ne voyant reparaître aucun des enfants, il regarda autour de lui avec effroi, et se mit à jeter des cris désespérés.

Les pas s'arrêtèrent, se groupèrent autour de lui, et l'accablèrent de questions auxquelles il ne répondait qu'en criant plus fort. Tant de figures inconnues l'épouvantaient au lieu de le rassurer.

— C'est un enfant perdu, dirent quelques voix.

— Pauvre petit! il faut le reconduire chez ses parents.

— C'est difficile, il ne sait pas dire où il demeure.

— Alors, menoulez-le chez le commissaire de police.

Ce conseil allait être mis à exécution, lorsqu'un jeune homme élégamment vêtu s'approcha de l'enfant, et déclara qu'il se chargeait d'en prendre soin jusqu'à ce qu'il fût réclamé par sa famille.

En voyant l'individu s'avancer vers lui, Gaston l'avait examiné avec défiance; puis, soit que le visage sympathique de son protecteur l'eût complètement rassuré, ou qu'il jugât inutile de se désoler plus longtemps, ses traits s'éclaircissent et ses yeux se séchèrent comme par enchantement. Le jeune homme le prit dans ses bras et s'éloigna pendant que les spectateurs applaudissaient.

Arrivé chez lui, l'inconnu donna l'ordre de servir son dîner. La présence de l'enfant fut une occasion pour charger la table de pâtisseries, de fruits superbes et de sucreries exquises. La faim et, sans aucun doute, la gourmandise, chassèrent ce que Gaston gardait encore de timidité; ses yeux pétillèrent, et, sans plus se gêner que s'il eût été près de sa mère, ses petites mains désignèrent les diverses choses qu'il voulait manger; il s'usa quelques fruits, mordit aux gâteaux, et croqua sans façon une douzaine de bon-

bons. On aurait pu croire que, pour ces friandises, l'ingrat avait oublié sa mère. Cela n'était pas : Gaston avait déjà du cœur. Bientôt il cessa de rire et de babiller, deux grosses larmes roulaient dans ses yeux, et, saisissant la main de son hôte inconnu :

— Allons chez maman, dit-il.
— Nous allons y aller, mon petit ami, répondit le jeune homme en faisant asseoir l'enfant sur ses genoux.

Et, tout en caressant de la main les boucles de ses cheveux :

— Comment s'appelle ta maman? lui demanda-t-il.
— Maman? elle s'appelle maman, répondit le petit bonhomme.

Cette réponse naïve fit sourire l'inconnu.
— Et toi, comment t'appelles-tu?
— Gaston.
— Et puis? N'as-tu pas encore un autre nom?
— L'enfant remua négativement la tête.

— Voyons, mon petit Gaston, tu dois savoir le nom de ton papa?

— Je n'ai pas de papa, fit l'enfant, qui se prit à pleurer. Il venait de se rappeler que sa mère ne lui parlait jamais de son père sans verser des larmes, et ce souvenir faisait couler les siennes.

Cette sensibilité extrême chez un enfant si jeune, étonna et émut le jeune homme. Il embrassa Gaston.

— Pauvre petit, pensa-t-il, son père est mort, sans doute, et il ne l'a point oublié.

Au bout d'un instant il reprit :

— Où demeure ta maman, mon ami?
— Là-bas, répondit l'enfant en levant son bras mignon.
— Sais-tu dans quelle rue?
— Non, fit Gaston.

Et ses grands yeux intelligents regardèrent tristement la figure de l'inconnu. Celui-ci continua :

— Tout à l'heure, quand je l'ai rencontré, tu sais? tu étais seul, tu pleurais, d'où venais-tu?
— Du jardin.
— Le jardin de ta maman?
— Non.

— Tu venais de jouer?
— Oui, avec les petits garçons.
— Tu étais avec ta maman?
— Non, avec Titine.

— Sa bonne, pensa le jeune homme. Et Titine, où est-elle? reprit-il.

— Je ne sais pas.
— Elle n'est donc pas restée toujours près de toi?
— Non.

Ces réponses, quoique très-vagues, permirent au jeune homme de deviner comment l'enfant s'était perdu.

— Le questionner plus longtemps, se dit-il, serait le fatiguer inutilement; je n'apprendrai rien par lui de ce qu'il faut que je sache pour le ramener à sa mère. Pauvre femme! comme elle doit souffrir en ce moment!... Et ne pas pouvoir aller lui dire : « Ne pleurez plus, madame, voici votre fils. » Aussi je blâme les parents qui n'ont pas la précaution d'apprendre à leurs enfants, dès qu'ils commencent à bégayer quelques mots, le nom de la rue et le numéro de la maison qu'ils habitent... Voilà un enfant qui est certainement fort intelligent; comment expliquer son ignorance à ce sujet? Que dois-je faire? Attendre. Sa mère fera des recherches et se servira sûrement de la grande publicité des journaux. Demain, je les lirai tous.

Voyant qu'on ne s'occupait plus de lui, Gaston se débarrassa du bras qui l'entourait, glissa sur le parquet, puis, s'accrochant à l'habit de l'inconnu :

— Allons chez maman, lui dit-il.
— Nous irons, mon ami, demain, si tu es sage et si tu dors bien.

Mais Gaston n'avait pas entendu passer la nuit dans une maison inconnue, ni coucher dans un lit qui n'était pas le sien. Quand on voulut le dévêtir, il se débattit, cria; ni raisonnements, ni promesses, ni prières, ne purent le calmer; il ne cessa toute résistance que lorsqu'il eût épuisé ses forces. Le sommeil ne tarda pas à fermer ses yeux, et il dormit tranquille jusqu'au matin.

IV

En se réveillant, il regarda autour de lui comme surpris de ne point voir sa mère à son chevet. Pendant la nuit, des rêves bleus et roses avaient sans doute chassé de son souvenir ce qui lui était arrivé la veille. Mais, en voyant autour de lui des objets que ses yeux n'étaient pas habitués à regarder, la mémoire lui revint. Pauvre Gaston! lui, toujours si joyeux, si rieur le matin dans les bras de sa mère, pour la première fois, peut-être, son réveil est suivi de larmes... On le consola, néanmoins, en lui promettant de le conduire chez lui dans la journée. D'ailleurs, enhardi par les douces paroles et les caresses de l'inconnu, il s'empara de lui sans façon, et le força à partager ses jeux. Une partie de la journée s'écoula donc sans ennui pour Gaston; il appelait son protecteur : *Mon ami, mon bon ami*, et le tutoyait ainsi qu'une vieille connaissance.

Vers quatre heures, le jeune homme fit prendre les jour-

naux du soir. Le premier qu'il ouvrit lui donna ce qu'il cherchait à l'article : *Nouvelles diverses*.

« L'enfant porte le nom de Gaston, disait l'avis rédigé par M. de Vandoise, qui venait son signalement; enfin, ces mots terminaient : « Les personnes qui pourraient fournir quelques renseignements sur cet enfant, sont instamment priées de vouloir bien les communiquer, sans retard, à sa mère, M^{me} de Gantrey, rue Casmartin, n° 3. »

— Madame de Gantrey! s'écria le jeune homme.
Ce nom frappa l'oreille de l'enfant qui jouait avec des soldats de carton à l'autre bout du salon; il se leva aussitôt, le regard brillant, et s'élança vers la porte en disant :

— Maman, maman!
— Non, allons la voir, mon ami.

Quant l'inconnu, portant l'enfant, se présenta chez M^{me} de Gantrey, les domestiques ne songèrent point à lui demander son nom pour l'annoncer; toutes les portes s'ouvrirent devant lui, jusqu'à celle de la chambre où se tenait la jeune mère. M^{me} de Gantrey poussa une exclamation de joie, bondit vers son fils, le pressa fébrilement sur son cœur, et, pendant quelques secondes, on n'entendit plus qu'un bruit de baisers.

La jeune femme avait à peine entrevu celui qui lui ramenait son enfant; mais la première émotion passée, elle s'approcha de lui toute confuse.

— Pardonnez-moi, monsieur, balbutia-t-elle; je vous dois beaucoup, mais la joie, le bonheur... je ne songeais pas à vous remercier.

— Je suis trop heureux moi-même de votre joie, madame, pour avoir remarqué autre chose.

— Vous comprenez, n'est-ce pas? combien j'ai dû souffrir depuis. C'est vous dire que je ressens vivement le bonheur que je vous dois en ce moment et vous assurer que ma reconnaissance durera toujours. Maintenez, monsieur, puisque vous demandez comment vous avez retrouvé mon enfant?

Le jeune homme lui fit le récit détaillé de tout ce qui s'était passé entre lui et Gaston, depuis qu'il l'avait rencontré dans la rue, jusqu'au moment où un journal lui avait donné le nom de M^{me} de Gantrey. Pendant ce récit, la jeune femme interrompit plus d'une fois le conteur, pour le remercier vivement des soins qu'il avait donnés à son fils.

En achevant, le jeune homme se leva pour se retirer. Mais Gaston se plaça devant lui en disant :

— Je ne veux pas qu'il me quitte, mon bon ami. Puis s'adressant à sa mère :

— N'est-ce pas, maman, que mon bon ami restera toujours avec nous?

Le jeune homme ne put s'empêcher de sourire. La jeune veuve, un peu embarrassée et rougissante, répondit :

— Monsieur à ses occupations, mon ami, nous ne pouvons exiger qu'il ne néglige pour nous; mais il voudra bien venir nous voir souvent, quelquefois...

— Je n'y manquerai pas, madame, reprit le jeune homme d'une voix légèrement émue. D'ailleurs, il me semble que je ne pourrais plus vivre, si, de temps en temps, je ne revois votre charmant enfant.

Ce compliment, flatteur pour le cœur d'une mère, valut au jeune homme un sourire et un regard affectueux.

— Et continua-t-il, si le désir qu'il vient de manifester... Il n'eut pas le temps d'achever; la porte s'ouvrit avec bruit, et le colonel de Vandoise se précipita dans le petit salon.

— Il est donc retrouvé! s'écria-t-il. Je le savais bien, moi, qu'on le ramènerait. Maintenant, ma nièce, vous m'écoutez, je l'espère; vous me croirez ou non plus, et cesserez peut-être de me donner toujours tort.

Il fit un demi-tour et se trouva en face de l'étranger.
— Vous ici? fit-il stupéfait.
— C'est monsieur qui a recueilli Gaston chez lui et qui vient de me le ramener, dit M^{me} de Gantrey.

— Lui, lui?... Mille bombes! exclama le colonel en riant, on a raison de dire que le hasard est un grand maître; les anciens, qui en ont fait un dieu, n'étaient pas des sots. Ah! ma nièce, continua-t-il, vous ne voulez pas le voir... cependant... Que dites-vous de cela?

Et il se reprit à rire bruyamment.

M^{me} de Gantrey ne comprenant rien à la joie étrange du colonel, se tourna vers le jeune homme comme pour l'interroger.

— Je me ne sime Alfred Vernon, dit celui-ci.
— Le fils de mon vieux ami le général Vernon, ajouta M. de Vandoise.

M. Vernon fut retenu à dîner; il ne quitta la maison de M^{me} de Gantrey que fort tard dans la soirée.

Pendant un mois, ses amis le virent à peine; il allait très-souvent rue Casmartin, et bientôt fut célèbre le mariage de M^{me} de Gantrey avec M. Alfred Vernon.

EMILE RICHERBOEG.
FIN

LES LIVRES

Grand Dictionnaire de Pierre Larousse
Livraison immédiate, 15 gros volumes in-4°.
18 mois de crédit à 20 fr. par mois.
Librairie Abel Pilon, 33, rue de Fiebourg, Paris.

LES MENUS DE LA SAISON

Octobre.

J'ai donné, dimanche dernier, une recette du *homard sauté*.

Voici une variante qui pourra plaire à quelques amateurs. Tuer le homard et le couper en morceaux égaux, placer ces morceaux dans une casserole, les mouiller de vin blanc et les assaisonner de persil en branche, oignons émincés, échalotes, gousse d'ail, gros poivre et sel; les faire sauter et, quand ils sont cuits, les retirer et les laisser égoutter.

On peut mettre le homard en entier dans la cuisson, pour ne le découper que lorsqu'il est cuit, ce qui se fait alors plus proprement.

Pendant que les morceaux égouttent, faire un roux, le mouiller convenablement avec la cuisson du homard passée à la serviette; laisser bouillir et réduire pendant quelques minutes; passer à travers une passoire fine; ajouter des oignons coupés en dés et passés au blond de beurre, du persil haché et une pointe de Cayenne, s'assurer du bon goût de la sauce, y mettre à réchauffer les morceaux de homards, les dresser en rocher et les masquer ensuite de la sauce.

Ce qui précède peut s'appeler une recette du *homard à la bordelaise*.

Pour l'avoire à l'américaine, il faut dans la cuisson remplacer le vin blanc par du vinaigre et incorporer à la sauce de la purée de tomates et une plus grande quantité de poivre de Cayenne.

Pour que le palais ne soit pas trop surpris d'un pareil accommodement, on fera bien de faire précéder le *homard à l'américaine* par des *croquets d'anchois*.

A cet effet :

Couper des tranches de pain d'un pouce de large sur quatre de longueur; les frire dans de l'huile d'olive, les couvrir ensuite d'une sauce faite à froid avec huile, vinaigre, gros poivre et ciboules, câpres et échalotes hachées très-finement; étendre par-dessus des filets d'anchois, les arroser avec une peu d'huile et servir.

LE BARON BRISSE.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin tout particulier, sont exempts de tout mélange. Son seul but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepôt général, 132, rue de Rivoli.*

Une jolie femme a besoin de tout le soin que réclame une jolie fleur. Glanons donc parmi les roses et les violettes de Parme de la *Corbeille fleurie*, 30, boulevard des Italiens. La violette de Parme se présente sous toutes les formes, en eau de toilette, en pomnade, en savon et en excellente poudre de riz.

Un parfum qui fait fureur parmi la gent du *high-life*, c'est l'*Oppoponax* de chez Pinaud, et l'*eau de toilette oppoponax*. Comme crème de beauté, rien n'est parfait comme la *crème-neige*; nous avons également le *savon-neige*, qui est fin et délicat comme tout ce qui sort de cette importante maison.

Les parfums de la *Corbeille fleurie* font le tour du monde; tout récemment, MM. Ed. Pinaud et Meyer ont été nommés fournisseurs brevetés de S. M. le sultan; déjà ils le sont de S. M. la reine d'Angleterre. D. DE S.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{me} Amélie B. de B., à Lav... — M^{me} de Saveroy a préparé une réponse et un devis pour l'amélioration; veuillez compléter votre adresse, en indiquant le bureau de poste et le département, afin que nous puissions vous adresser directement la lettre de notre redactrice. Il existe en France seize localités du nom de Lav...
M^{me} V. L. — Le patron coûtera 1 fr. 50.

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

C'est au théâtre Séraphin qu'on voit tout en ombres chinoises.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.